

«Pompei, sotto le nuvole», Naples en dentelle

Le documentariste Gianfranco Rosi renoue avec ses débuts dans un portrait à la fois beau et emphatique de la ville italienne et ses scènes de la vie quotidienne.

En 1993, Gianfranco Rosi signait son premier film documentaire, un moyen métrage filmé en noir et blanc sur le Gange à Bénarès, *Boatman (le Passeur)*, une heure sur une des barques qui promène les touristes aux abords des *ghats* (ces ensembles de marches le long du fleuve) où se déroulent ablutions et rites funéraires. D'emblée, Rosi établit sa méthode d'une observation esthétisée, sans volonté didactique, l'œil piochant tout ce qui heurte et ravit sans en donner

le contexte ou la généalogie. Aujourd'hui, trente-deux ans plus tard et six longs métrages réalisés (dont *Sacro GRA*, lion d'or à Venise en 2013), *Pompei, sotto le nuvole* renoue avec les débuts du cinéaste, son attrait pour le ténébreux élégiaque et l'espèce d'arrière-fond mythologique que la caméra saurait entrebâiller derrière les scènes de la vie quotidienne. On saute de Bénarès et la structure dérivante, horizontale du fleuve à Naples, ville qui ici est structurée par la double verticalité des jets de flammes et cendres du Vésuve et le creusement de galeries souterraines des pilliers de tombes découvrant sous la ville les vestiges et splendeurs de cités anciennes. Naples ici ne connaît pas le soleil, ni l'effervescence d'une cité populeuse. Rosi choisit les jours d'orages, de nuages bas et lourds, et il

découpe dans le réel des fragments qu'il isole et offre à la contemplation comme si devant sa caméra et son œil photographique, tout se transmuait immédiatement en reliques. La vie ne passe que sous la forme d'échos filtrés, des extraits d'enregistrements d'appels aux urgences d'un poste de surveillance, du feu et des tremblements de terre, les échanges de deux marins de commerce qui font l'aller-retour avec des cargaisons de blé entre l'Ukraine bombardée et le sud de l'Italie, des cours de soutien scolaire donné à des enfants par un retraité, lecteur des *Misérables* de Hugo... Les fantômes de Pompéi figés dans la pose d'une fuite éperdue sont placés pour les touristes dans des vitrines et Rosi par ses cadres, la sophistication de ses lumières fige à son tour les vivants qui



Rosi découpe dans le réel des fragments qu'il isole. MÉTEORES

circulent dans le musée archéologique tel un continuum glacé de figurines en sursis.

Le film est à la fois beau et emphatique. Les rimes visuelles entre les ouvriers dans les immenses containers de blé brassant les grains, les nuages, les cendres, les vagues, construisent une imagerie qui captive et agace. On a envie de poser des questions, comprendre ce qui se joue et cesser d'admirer. Ne serait-ce que le

sujet du réseau de galeries insensées qui gruyère les fondations de la ville avec ses flics en imper contemplant des murs aux fresques arrachées de villas antiques à six pieds sous terre ferait un film en soi. Mais Rosi veut moins la prose du polar que le poème à l'antique.

DIDIER PÉRON

POMPEI, SOTTO LE NUVOLE
de GIANFRANCO ROSI, 1h55.